

Communication interculturelle et identité nationale

Rédaction du rapport de synthèse : Jeanne Kraus (U.F.C.V.)

N° 2 - Réédition 1999 (orig. octobre 1983)

Sommaire

Préface de la seconde édition

I. La communication	6
1. Les présupposés de la communication	6
2. L'approche linguistique	10
II. Langues en contact et en conflit	15
1. Langue et pouvoir	15
2. Langue et communication	17
3. La langue alibi	21
III. L'éveil à une sensibilité institutionnelle	23
Le stage introduit une rupture	23
La notion d'implication	24
Le stage permet trois niveaux d'analyse	25
La question de la récupération	30
IV. Le fait national	31
1. Description	31
2. L'identité nationale	37
Bibliographie	41

Ce cahier comporte des contributions sur

- les communications interculturelles et
- l'identité nationale.

Il s'agit d'extraits d'un document de synthèse intitulé "Quelles relations interculturelles pour un monde solidaire - à travers l'animation des échanges franco-allemands ?" et rédigé à partir des différents rapports de fin de recherche concernant les trois programmes suivants :

"Différences de conceptions et de pratiques de l'animation en France et en R.F.A."

"Pouvoir et communication dans les groupes binationaux"

"Comment les hommes et les femmes ont-ils appris à vivre en France et en R.F.A. ?"

Ces programmes ont été réalisés en coopération avec des collaborateurs de l'Union Française des Centres de Vacances et de Loisirs (U.F.C.V.) et du BDJ (Bund der Deutschen Katholischen Jugend).

Les textes sur les communications interculturelles ont été rédigés à partir de contributions de Jean-Loup Herbert, Jean Klein, Jeanne Kraus et Danielle Lestable.

Remi Hess est l'auteur du chapitre III sur "l'éveil à une sensibilisation institutionnelle" et du texte sur "l'identité nationale" du chapitre IV.

Préface de la seconde édition

"Communication interculturelle et identité nationale" a été publié en octobre 1983. Seize ans plus tard, en 1999, ce texte a gardé dans l'ensemble toute son actualité quant à la description des processus de communication interculturelle dans les rencontres franco-allemandes.

Le faible nombre des interventions d'animateurs lors de telles rencontres, celui des animateurs formés à la communication interculturelle ne permettent pas de penser que l'apprentissage interculturel, qui serait le résultat de l'intégration de connaissances et d'expériences comme ici exposées par les acteurs des rencontres, soit généralisé.

Trop souvent l'illusion persiste que seule la connaissance de l'autre langue permet un échange fructueux. Si l'animation linguistique a été développée entre-temps, elle est souvent mal interprétée pour les débutants. En effet, on n'apprend pas une langue en 15 jours. A tout prendre on peut - à certaines conditions- rendre une langue sympathique, audible, et inciter les débutants à l'expérimenter un petit peu.

Avec le développement de la mobilité des jeunes en Europe, on ne peut pas apprendre toutes les langues des jeunes avec lesquelles on entre en contact, il faut donc continuer à développer nos connaissances des processus de communication à l'œuvre dans les groupes bilingues ou multilingues. Le développement des rencontres avec des pays tiers le démontre et il faudrait compléter cette recherche auprès des groupes multilingues.

Par ailleurs, la question de l'identité nationale se pose aujourd'hui différemment. La participation des jeunes des nouveaux Länder aux rencontres pose cette question d'une manière renouvelée. Parce qu'ils ont été socialisés en R.D.A., et se trouvent depuis 1989 en phase d'acculturation dans la République fédérale, leurs références linguistiques et identitaires sont en plein bouleversement. De leur côté, les jeunes de l'ex-Allemagne de l'Ouest qui sont décrits dans nos textes ont également été bousculés dans leur perception de leur pays. Nous constatons que les images de leur identité nationale sont toujours troublées mais plus de la même manière.

Dans leur rapport à la France, les Allemands de l'Est montrent des réactions variées. Parfois plus laudatives que celles qu'ils réservent à l'ex-RFA, et parfois plus critiques. En revanche, on observe un certain retour de la revendication d'être allemand mais les références en sont éparpillées. En tout état de cause, dans les rencontres il n'est pas plus facile qu'avant d'aborder la question de "l'identité nationale". Bien que beaucoup d'Allemands, de plus en plus nombreux ces dernières années, expriment maintenant le désir d'être reconnus comme des citoyens d'un pays "normal" :
"comme les autres pays en Europe".

Les interrogations concernant l'"identité nationale" continuent à occuper les esprits, même si certains les estiment "dépassées" et n'accordent de

l'importance qu'aux effets de la mondialisation de l'information et de l'économie.

Le texte de 1983 décrivait l'interculturel franco-allemand de l'époque. L'arrivée des jeunes des nouveaux Länder a entraîné à l'évidence un changement des modes explicatifs des relations interculturelles franco-allemandes. On peut même avancer que la communication interculturelle elle-même se déroule à présent à trois : la France, l'ex-R.F.A. et l'ex-R.D.A., dans des réseaux de connivence et de conflits nouveaux, quelle que soit la présence effective de ressortissants des anciens ou des nouveaux Länder. C'est évidemment bien plus vrai et intense lorsque le partenaire allemand vient des nouveaux Länder où les comportements sociaux et, par exemple, les traditions des échanges internationaux reposaient sur d'autres bases.

Cette seconde édition effleure, là où cela est possible, ces questions nouvelles.

Jeanne Kraus

I. La communication

Lorsque des difficultés surviennent dans une rencontre interculturelle de groupe, le premier diagnostic généralement avancé est celui des difficultés de compréhension linguistique.

Quelles solutions s'offrent aux praticiens des échanges en vue d'assurer une communication ?

On ne peut pas apprendre toutes les langues avec lesquelles on peut entrer en contact. Il est donc illusoire d'attendre que les jeunes parlent tous l'autre langue, au-delà d'une imprégnation linguistique, apportée par l'animation, qui ne pourra être que minimale pour des vrais débutants. Donc, si l'on ne peut pas envisager, en étant réaliste, la généralisation de ce bilinguisme, comment favoriser la communication ?

D'autre part, si les praticiens sont sensibles à la dimension interactionnelle de la communication dans un groupe binational, comment apprécier l'importance respective des variations individuelles, culturelles, linguistiques, nationales ? Les enseignements traditionnels de la dynamique des groupes, faisant l'économie de ces variables, ne sont que d'un apport limité dans une situation de groupe binational ou plurinational.

Comment donc s'articulent les trois approches contenues dans la problématique : le problème linguistique, la question nationale et la situation groupale sous l'aspect privilégié du pouvoir. Ces différents niveaux s'enchevêtrent et ne sont certainement pas tous nommés. Nous ne les séparerons que pour la clarté de l'exposé.

1. Les présupposés de la communication

Avant d'entamer cette étude, il nous faut faire état des présupposés existants, dans de tels groupes, sur la communicabilité, car cette position structure largement toute la dynamique des rencontres.

La communication est-elle un cas particulier du malentendu, ou bien la volonté de communiquer alliée à une certaine technicité suffit-elle ?

Il nous semble éclairant que le mot *Kommunikation* puisse se traduire dans un grand nombre de cas par *dialogue*. Le mot dialogue ne signifie pas seulement qu'il y ait échange de messages entre deux locuteurs, mais il implique que les messages sont entendus et que la communication passe. Il faut citer ici la grande influence du modèle duel, développé par Martin BUBER dans ses travaux philosophico-religieux, modèle selon lequel le couple verbal je/tu est premier. Pour Martin BUBER, qui s'est beaucoup préoccupé de la réconciliation entre Juifs et Arabes comme entre Juifs et Allemands, toute communication trouve son origine dans la relation mère-enfant. La symbiose

originelle se différencie en deux sujets je/tu. Elle ne perd jamais sa qualité identificatoire (M. BUBER, *La vie en dialogue*, Ed. Montaigne, Paris, 1959).

A la conception du dialogue de M. BUBER, on peut par exemple opposer celle de Paulo FREIRE pour qui le dialogue repose sur la reconnaissance de l'altérité selon l'équation : non moi + non moi = deux tu qui se fondent sur leur rapport au monde. Le dialogue est alors une pratique de transformation du monde (Paulo FREIRE, *Pédagogie des opprimés*, Paris, Maspéro, 1980). BUBER fait reposer la communication sur l'identification, FREIRE sur l'altérité. Si pour l'un la confiance est donnée d'avance, pour l'autre elle se construit grâce à une solidarité en actes, par rapport au monde. BUBER défend une conception philosophique, FREIRE une conception socio-politique, où le tiers est présent.

Nous retrouvons ce modèle philosophique duel de la vie sociale dans la grande majorité des rencontres franco-allemandes.

Or ce modèle omet cependant l'essentiel, c'est-à-dire le caractère social de l'énonciation d'une part, et aussi l'opacité des expressions individuelles. Il oublie aussi que souvent l'expérience est en avance sur la langue, que la création de néologismes est toujours en retard sur l'expérience, et qu'il ne suffit malheureusement pas de vouloir. Il existe une tyrannie de ce modèle de dialogue qui revient à n'entendre et ne comprendre que ce qui est de l'ordre du même, de l'identification ou bien d'apprécier, en termes moraux, les échecs de la communication.

Or, s'il est vrai qu'il faille prendre en compte le caractère social de l'activité langagière, à plus forte raison faut-il tenir compte de son caractère national. Le commun dénominateur des différents parlers régionaux, sociaux, professionnels, idéologiques d'une langue est marqué par les réalités juridico-administratives et politiques, sociales, événementielles d'un état donné. La langue française que parle un Québécois, un Suisse ou un Belge est profondément marquée par ces réalités particulières.

Les conditions de production du sens, en particulier la pratique sociale liée à une forme particulière d'Etat et, par conséquent, l'univers des significations ne sont pas les mêmes. L'exemple allemand est encore beaucoup plus probant entre l'ex-R.F.A. et l'ex-R.D.A. dont les habitants parlaient la même langue : les difficultés de dialogue sont importantes. On retrouve cela dans les rencontres d'aujourd'hui. Lorsque deux langues sont parlées dans une rencontre, ce sont bien celles de deux états qui ne sont pas forcément des nations (voir infra). Ainsi, un énoncé sorti de son contexte, des conditions de sa production risque contresens et non-sens, si l'on ne tient pas compte de ces conditions. C'est donc en langue académique officielle que l'on parle. Pourquoi ne pas autoriser l'expression des jeunes dans leur langue, celle de leur âge, de leur milieu... Les animateurs s'interdisent cette possibilité, pris comme ils sont dans la logique du faire ensemble, du parler ensemble binational.

Cela supposerait de lever le tabou de la constitution de groupes nationaux, monolingvistiques, qui doivent pouvoir de façon régulière discuter de ce qui leur arrive et décider des articulations diverses entre le national et le binational, le monolingvistique et le bilinguistique, les parlers régionaux et l'usage des langues nationales dominantes.

Enfin, le modèle philosophique et duel opère une dénégation des rapports de pouvoir, d'autorité, de violence inhérents à toutes les relations interpersonnelles, groupales, institutionnelles, intra- et internationales auxquelles est opposée, comme impératif catégorique, une volonté de transparence pour tous, au même moment. C'est le modèle commun de l'ensemble des institutions internationales d'éducation, de culture et de jeunesse. Par exemple si les jeunes des nouveaux Länder hésitaient parfois à s'engager davantage dans ces échanges, c'est peut-être qu'il leur était fait violence puisqu'ils sont généralement traités comme des Allemands de l'Ouest que les Français connaissent, alors qu'ils sont différents.

Mais le recours confiant aux fonctions d'interprète continue à se pratiquer en toute innocence.

En fait toutes les difficultés rencontrées - le malaise devant des traductions ne faisant pas sens, les formes rhétoriques particulières dans une culture donnée, la forme d'humour- en particulier

lorsqu'elles sont reconnues comme des freins à la communication, suscitent fréquemment chez certains responsables et animateurs des rencontres des réactions pédagogiques qui se traduisent

parfois par une série de mesures instrumentales et organisationnelles de type orthopédique, voire disciplinaire, telles que :

- redoublement d'efforts pour améliorer les compétences linguistiques des participants ; pour obtenir de chacun qu'il parle distinctement, lentement, simplement, en langue à code unique ; pour s'assurer que tout le monde, en même temps, a tout compris, avant de prendre des décisions ; pour promouvoir une meilleure qualification des animateurs-interprètes, des bilingues ;

- recensement des échecs et formulation de jugements moraux sous la forme de reproches visant des mauvaises volontés, des refus de communiquer, des volontés de puissance, de l'arrogance, de l'inconsistance, etc. ;

- au sein des équipes : décisions en vue d'améliorer le recrutement des stagiaires ; augmentation des contributions financières des participants dans le but d'obtenir un surcroît de motivation.

C'est ce qui se passe souvent dans les rencontres de jeunes.

Cette conception est à elle seule l'une des difficultés majeures pour aborder la réalité des échanges interculturels. C'est elle qui structure actuellement de nombreuses rencontres. Elle représente bien la conception dominante des rapports sociaux basés sur le consensus ¹ national, prévalant

¹ Consensus : accord sur l'existence d'une volonté générale, plus forte que les

dans nos deux sociétés, extrapolé au niveau international. Nous constatons qu'il importe, avant tout, de dire ou de faire quelque chose, peu importe ce que l'on dit ou ce que l'on fait. Le silence est très souvent ressenti - sauf dans des moments de grande densité émotionnelle - comme une rupture. Parler ensemble est le premier sens de l'échange. La parole remplit une fonction de séduction. Il n'est pas rare que le discours d'un intervenant lorsqu'il est traduit par une autre personne soit perçu comme celui du traducteur, puis une différenciation s'opère. La sensibilité aux aspects para-verbaux et non-verbaux se développe et le traducteur est alors davantage perçu comme une personne qui ne pense pas forcément ce qu'il traduit et qui le dit à sa manière personnelle. On arrive progressivement à faire le départ entre les paroles et la musique (le sens des mots et le ton emprunté). C'est lorsque l'adéquation est bonne qu'on peut penser que le traducteur est l'auteur du discours. Cette sensibilité permet d'apercevoir que même ces expressions personnelles sont codées culturellement. Une pratique suivie de stages binationaux amène donc parfois une ouverture aux expressions émotionnelles, qui ne sont pas négligeables.

Cette sensibilité est particulièrement à développer chez les monolingues qui se mettent à comprendre, sans avoir toujours besoin d'une traduction. Si l'on donne l'occasion à des monolingues de traduire (dans le sens le plus large du terme), c'est-à-dire d'exprimer ce qu'ils ressentent dans la situation, on constatera le plus souvent qu'ils se rendent parfaitement compte des enjeux du débat, largement au-delà du mot-à-mot. Il leur arrive alors de dépasser leur fixation aux bilingues, et plus généralement au primat du verbal et ils s'efforcent dans ce cas de saisir émotionnellement le sens plutôt que la signification.

Ils se repèrent principalement aux signes para-verbaux (gestes, mimiques, intonations, interactions) et saisissent parfois avec plus de justesse le sens général de ce qui se dit que ceux qui comprennent tous les mots dans la langue utilisée. Le dépassement de la suprématie du verbal, la reconnaissance d'autres niveaux de la communication et l'acceptation de leur sensibilité représentent les conditions de leur autonomie.

Cela suppose que l'on attache moins d'importance au cognitif. Actuellement dans la majorité des échanges internationaux de jeunes, l'approche sensible est délaissée. Nous pensons qu'elle est prioritaire et préalable pour développer solidarité et compréhension.

Le cognitif viendra compléter un "savoir être" international ouvert aux différences.

La conséquence de ce renversement des pratiques les plus répandues sera de rendre aux monolingues leur part de pouvoir à partir de leur sensibilité, sous-employée voire inhibée par le dispositif habituel d'animation et de traduction. L'animation, dans cette perspective, ne peut plus être considérée

conflits existants dans une société donnée.

d'abord comme une fonction mais avant tout comme un savoir-être.

Le caractère diurne et nocturne des débats de groupe mérite qu'on s'y arrête. Dans un processus expérimental, on découvre des choses qui existent d'une façon latente dans tout groupe, mais elles sont masquées par les démarches habituelles de l'animation, comme par exemple les horaires fixés par l'équipe ou négociés avec les jeunes.

Beaucoup de problèmes, de difficultés rencontrées ont pour origine ce genre de faits. La recherche se doit de les repérer afin d'en tenir compte dans la connaissance de ces groupes.

N'est-il pas dommage que les programmes fixés à l'avance empêchent de tenir compte des rythmes propres de vie des groupes de jeunes ?

Par exemple : la propension de certains groupes franco-allemands (entièrement maîtres de leurs horaires) à se réunir nuitamment permet-elle de penser qu'il y a des thèmes plus particulièrement diurnes ou nocturnes ?

Si, d'un côté, les énoncés sont généralement d'un niveau élaboré, par volonté d'adéquation à la langue apprise de l'interlocuteur, si par ailleurs la situation bilingue permet l'éveil d'une sensibilisation expressive, la nuit ne correspondrait-elle pas au désir inconscient de fusion symbolique ou de gestation ? Ce serait l'essai renouvelé de faire sortir le clair de l'obscur et de tenter de faire succéder le jour à la nuit. La nuit est, de plus, maternelle; c'est le dedans, c'est le règne de l'énigme.

2. L'approche linguistique

La situation dilingue ², voire multilingue, qu'il s'agisse de langues de civilisations, mais aussi des différents parlers d'une même civilisation, permet une méthode d'approche du sens. A ce titre, au lieu de considérer les problèmes linguistiques comme un handicap, nous aurions tendance à y trouver des ressources d'apprentissage, puisqu'ils permettent de travailler sur les présupposés cachés par les différents types d'énoncés. Dans un projet international, où la question du sens est la première, c'est donc un atout.

Quelles sont, alors, les conditions dans lesquelles cet atout peut être développé ?

Comment faire jouer les recours ³ possibles dans un ou plusieurs systèmes linguistiques qui permettent à un groupe de créer du sens ?

Dans tous les cas, intralingualement ou interlingualement, il s'agira

² Le dilinguisme est à la situation ce que le bilinguisme est à la personne.

³ Les recours sont de l'ordre de la paraphrase subjective dans une même langue, et de la traduction au sens classique entre deux langues, c'est-à-dire toutes interventions successives qui aident à cerner un sujet, à l'explorer dans ses différentes dimensions.

toujours de traductions. La situation multilingue permet l'éclosion d'une sensibilité à la polysémie⁴ qui aide les participants à se sensibiliser à la notion de recours substituables, les uns aux autres, lors d'un échange verbal dans un groupe (mono ou bilingue); c'est ce qui se manifeste, par exemple, lorsqu'un participant intervient pour demander la traduction d'un discours émis dans sa propre langue. En ce sens, le langage peut être considéré comme un instrument de traduction. Traduction des ressentis, des évaluations, des conceptualisations. Traduction du réel dans des gloses variées selon les disciplines des sciences humaines, variées selon les individus, la situation du groupe (rationalité, émotion...).

Afin de laisser émerger tout cela, il est évident qu'aucun dispositif de traduction systématique ne saurait être mis en place (ni celui du traducteur, ni celui de l'animateur) car il empêcherait toutes les interactions en aplatissant, réduisant les recours au bénéfice du seul dispositif mis en place.

Prenons un exemple : chacun a déjà participé à un débat avec traduction consécutive.

Que se passe-t-il ? On ne s'adresse qu'au traducteur qui devient le centre des interactions. Plus aucun regard à d'autres personnes. Lorsque l'on parle, on ne sait plus à qui on s'adresse, à un autre participant ou au traducteur, et rapidement tout se centre sur le traducteur.

Le dispositif aplatit toutes les autres interactions. De plus, ce que le traducteur dit est considéré comme l'exacte traduction des interventions. Personne n'ose corriger celui qui est investi de la fonction de traduction. Le sens lui aussi s'aplatit. Oser expérimenter sans se figer par un dispositif rigide de traduction, souvent fort coûteux, nous semble un premier pas nécessaire : ne pas se fier à un seul bilingue, encourager tous les bilingues à s'aider pour traduire, même si l'on pense "perdre du temps". Pourquoi fait-on des rencontres, pour aller vite ou pour créer du sens ?

Nous prendrons la traduction comme analyseur de la communication interculturelle en tant qu'interférence de deux systèmes linguistiques, voire de deux visions du monde (voir infra, le fait national) dans la situation de rencontre, c'est-à-dire groupale, c'est-à-dire dans une assemblée comprenant deux groupes nationaux et quatre groupes linguistiques distincts : les monolingues français, les monolingues allemands, les bilingues français, les bilingues allemands. Un monolingue français peut être une personne ne parlant certes pas l'allemand mais parlant l'arabe, l'espagnol ou le provençal et le français ou simplement le français.

Et quel français ?

C'est par facilité que nous parlerons dans la suite de monolingues ou de

⁴ Lorsqu'un même signifiant a plusieurs signifiés, les sens multiples d'un énoncé.

bilingues mais nous soulignons ici que chaque individu a un rapport singulier à la langue et aux langues. Du côté allemand s'ajoute aujourd'hui la question de l'ex-R.F.A. et de l'ex-R.D.A.

On observe que les rencontres franco-allemandes ont développé un jargon spécifique franco-allemand et que la tentation du pidgin ⁵ est grande. Des termes tels que "team" (équipe), "feed-back" (rétroaction), "plenum" (assemblée générale) sont repris de l'allemand qui les avait lui-même empruntés au latin et à l'anglais.

Les termes "d'animation" (dont il n'existe pas d'équivalent unique en allemand), "analyse institutionnelle" sont repris du français. Ces quelques exemples ne permettent certes pas l'établissement d'une hypothèse fondée, mais pourtant la contribution à la création de ce jargon est sensiblement différente. Si les termes français sont utilisés en France même, les emprunts ne le sont pas, alors que les emprunts au français sont utilisés en Allemagne. En distinguant ces deux situations, nous risquons une interprétation selon laquelle la langue allemande est plus ouverte aux influences extérieures que la française.

L'ensemble de ces observations représente les avatars de la conception du dialogue possible. Sans tomber dans la thèse de l'incommunicabilité, tout aussi peu réaliste, il nous semble qu'en suivant les phénomènes de la traduction même, nous y verrons un peu plus clair.

Il n'y a donc pas, dans nos programmes expérimentaux, de dispositifs systématiques de la traduction (au sens le plus large). Ce sont les bilingues qui assureront, au gré de la dynamique du groupe, cette fonction entre les deux langues. Dans une même langue, ce seront tous les participants de l'un des deux systèmes linguistiques.

Tout d'abord, il nous faut démythifier le bilinguisme. En effet, existe-t-il des personnes qui ont une double pratique sociale globale dans tous les domaines de la vie ? Certainement pas. La clôture des systèmes linguistiques, conséquence de l'appartenance nationale évoquée plus haut, n'est heureusement pas étanche grâce à l'existence des bilingues, auxquels pourtant il ne faut pas trop demander. De même, il est rare qu'un monolingue ne dispose pas de quelques compétences minimales, parfois à son insu.

Il existe donc une série continue de compétences permettant de multiples recours. Ce sont ces recours qui doivent être étudiés : les changements de langues, les traductions et non-traductions, les constellations dans les sous-groupes, leur composition linguistique, nationale, idéologique dans la dynamique de l'ensemble.

Comme on ne peut pas parler les deux langues à la fois, nous avons affaire

⁵ Pidgin : langue de contact chinois-anglais faite d'anglais modifié d'éléments autochtones.

à deux chaînes parlées, alternatives et non identiques, avec des points de contacts : les traductions.

Elles sont non identiques parce qu'elles renvoient à un contexte différent. Le changement de langue signifie souvent changement d'approche, voire changement de thème de débat. La difficulté éventuelle de la traduction consiste justement à opérer un transfert culturel qui ne peut être réalisé qu'au terme d'une "ethnographie réussie", selon l'expression de Jean-René LADMIRAL ⁶. Avant de pouvoir traduire d'une langue à l'autre, si l'on ne veut pas se satisfaire d'un mot-à-mot qui le plus souvent ne fait pas sens, il faut appréhender, à la manière de l'ethnologue, ce qui est de l'ordre des cadres de références de la langue de départ et de la langue d'arrivée, c'est-à-dire les valeurs, les pratiques qui s'attachent à l'énoncé. Les bilingues n'ayant pas forcément accès à tous les domaines de la vie de l'autre culture, peuvent faire des non-sens (indice : traduction mot-à-mot) ou des contresens.

L'ennui, c'est que le modèle duel jouant à plein, l'on préfère le remplissage creux au silence. De plus, le bilingue exerçant un pouvoir de par son bilinguisme, peut difficilement concéder une telle perte de performance. Il est patent qu'une intervention indiquant que l'on n'ait rien compris est plus courante en tant que marque de désapprobation que de réelle incompréhension.

Cependant, les non-traductions, si elles peuvent aussi être l'expression d'autres enjeux non linguistiques, marquent la trace des ethnographies non réussies et de la clôture. Or, évidemment, c'est justement à cet endroit précis où se manifeste l'incapacité de repérer le lieu de l'énonciation pour pouvoir traduire, que le travail d'explication et d'élucidation serait le plus nécessaire. La prévalence du modèle duel sur la communication interdit de faire apparaître les ruptures de sens. Or, l'apprentissage de la communication passe par l'acceptation de la non-compréhension. Le discours est pour la recherche plus intéressant dans ses non-dits, ses aphasies, que dans la traduction sans problème d'un discours élémentaire, se voulant universel. Cela devrait avoir des répercussions sur le style d'animation.

Comment s'effectue cette prise de conscience ?

Lorsqu'il est avancé, sous forme de reproche, que l'une des langues "domine" l'autre (ce qui renvoie à l'impératif catégorique d'égalité des chances), on peut y voir une première approche du niveau national où, en effet, le linguistique est assimilé au national, ce qui n'est pas faux. La situation d'asymétrie est inhérente à la situation même. Elle n'est acceptée que tant qu'elle peut être contrebalancée par une asymétrie dans l'autre langue. Qu'elle soit liée à des problèmes de pouvoir, c'est indéniable, et c'est souvent ressenti comme tel. Aucune relation n'étant actuellement symétrique ni paritaire, ni égalitaire ni surtout équitable dans ce que l'on nomme la "communauté internationale" ou "européenne" (en dépit des dénégations de toutes sortes), il

⁶ cf. J. R. LADMIRAL : Pour une dynamique des groupes bilingues, in Langage et Société, n° 3, février 1978, pp. 3-4.

est impossible de trouver, comme le prescrit le discours de la solidarité ou de la coopération internationale, un équilibre permanent. Pour l'atteindre, encore faudrait-il prendre en compte les "différences" voire les "inégalités", les "injustices" mais aussi les contradictions et les rapports de domination. Hésitant à entrer dans le risque des conflits, la prise de conscience reste bloquée.

On s'en tient alors à des réseaux de causes généralement d'ordre psychologique ou moral, de type : Untel ou ceux-ci sont dominants, non communicatifs, font preuve de mauvaise volonté, etc. Pourtant, dans ces groupes expérimentaux, la prise de conscience s'opère plus souvent chez les Français que chez les Allemands. Les Français sont davantage conscients de la clôture des langues et de l'existence de rapports de force. Ils développent des stratégies. Les Allemands adoptent d'autres stratégies. Pour s'en sortir, nous n'avons remarqué que des démissions (départ du stage, non-continuation à la phase suivante).

II. Langues en contact et en conflit

1. Langue et pouvoir

Le pouvoir de la langue est fondamentalement ambigu. Il est à la fois réel et formel. Il est réel quand il empêche l'accès à l'information. Cela se produit chaque jour dans nos sociétés quand des individus sont placés devant une langue qu'ils ne comprennent pas. Il s'agit non seulement des langues de spécialités, comme les jargons médicaux, juridiques, administratifs, mais aussi de la langue dite courante (c'est-à-dire courante pour les intellectuels). Les classes sociales défavorisées, et a fortiori les travailleurs immigrés, subissent le pouvoir de la langue. Au lieu d'être un outil, la langue devient une barrière. Cette situation est identique lorsqu'il s'agit d'une information dans une langue étrangère qu'on ne pratique pas. Cela engendre un assujettissement complet au pouvoir de la langue, c'est-à-dire une impossibilité fondamentale d'information et de communication et un blocage dans la possibilité de réagir. Le pouvoir de la langue s'accroît encore davantage lorsqu'elle devient la langue du pouvoir. Dans ce cas, il y a conjugaison entre deux pouvoirs, l'un confortant l'autre, l'un utilisant l'autre. Le texte devient sacré, le slogan magique, l'information idéologique. Les pouvoirs spirituels et temporels l'ont toujours très bien compris.

Dans un stage franco-allemand où il y a des monolingues et des bilingues, dont le niveau de connaissance de l'autre langue n'est pas très développé, on se retrouve dans la situation de nonaccès à l'information dans la langue étrangère que l'on tente de pallier par le recours à l'interprétation consécutive (cf. infra, langue et communication). Cela a une incidence directe sur le déroulement du stage puisqu'il y a toujours dans chaque stage une des deux langues qui domine. Il est impossible de maintenir un équilibre dans l'emploi des langues. Cela serait artificiel et, de plus, un équilibre quantitatif ne dit rien du qualitatif. Il faut donc admettre que la réalité d'un stage franco-allemand privilégie à certains moments plus ou moins longs une langue au détriment de l'autre. Cette prédominance peut d'ailleurs s'étendre sur l'ensemble du stage. La langue (momentanément) dominante pose nécessairement le problème de pouvoir et communication.

Quand une langue domine, on constate que ceux qui ont cette langue comme langue maternelle interviennent plus que les autres parce qu'ils ont la possibilité de réagir directement, mais aussi parce qu'ils peuvent plus facilement se raccrocher à un discours exprimé dans les schémas de pensée propres à leur culture. Il y a donc du fait des deux langues en contact, deux langues en conflit avec marginalisation permanente, du moins au niveau potentiel. Aucun stage binational ne peut échapper à ce problème et il lui appartiendra de le vivre et de l'assumer à sa façon en sachant que toutes les variations sont possibles depuis l'hégémonie totale d'une langue (par marginalisation des monolingues ou renoncement des bilingues) jusqu'à un modus vivendi précaire parce que toujours remis en question de par la

dynamique du stage. Cela implique des situations pouvant aller de la coopération la plus large à l'exclusion pure et simple en passant par la coexistence pacifique, la guerre froide, l'agressivité et la rupture.

Il ne faudrait pas croire que le fait de ne connaître qu'une seule langue fasse des participants monolingues des participants de seconde zone. Ils ont tout simplement d'autres pouvoirs que les bilingues (la cohabitation monolingues-bilingues dans un stage est des plus souhaitables. Elle reflète d'ailleurs très largement la réalité des rencontres). Le pouvoir des monolingues provient de ce qu'ils peuvent demander chaque fois l'interprétation d'une information formulée dans l'autre langue. Certains considèrent d'ailleurs cela comme un changement de leur statut au sein du groupe. L'interprétation systématique de l'information d'une langue dans l'autre, de tout ce qui se dit transforme un monolingue demandeur en un monolingue qui a un droit et, du même coup, on fait du bilingue libre d'interpréter, un bilingue assujéti au transfert de l'information. Il est clair qu'une telle demande se situe au niveau du pouvoir dans le groupe. Elle vise à gommer la différence entre les nantis, les bilingues, et les pauvres, les monolingues. Elle veut briser ce qui est ressenti comme une hiérarchie, une distinction de classe. Elle est nourrie à la fois par le complexe d'infériorité de nombreux monolingues et par le mythe du bilingue dont on croit qu'il peut participer entièrement et directement à tout ce qui se passe.

Certains monolingues ne réagissent pas du tout comme cela. Ils vont droit au but et, pour avoir accès direct à l'information, ils essaient d'imposer consciemment ou non - et qui pourrait le leur reprocher - leur langue maternelle. Une autre réaction qui procède du même motif est de se regrouper d'un point de vue national, soit que cela se fasse de façon déclarée et officielle, soit que ce clivage s'opère spontanément. Voilà quelques formes de pouvoir qu'ont développées les monolingues au cours de notre recherche.

Le bilingue, lui non plus, n'est pas démuné de pouvoir. La connaissance des deux langues lui permet d'avoir un accès direct à l'ensemble de l'information, ce qui lui permet de réagir tout de suite et aussi de profiter de son bilinguisme pour intervenir plus souvent. Mais cette possibilité est souvent anéantie par le monolingue qui réclame l'interprétation.

Le bilingue se trouve dans une situation quasi-schizophrénique au sens non clinique du terme, car il ne doit pas seulement comprendre l'information pour lui-même, mais également la comprendre pour la faire mieux comprendre aux autres. Ce sont deux fonctions différentes; ce sont deux écoutes différentes qui compliquent la vie des bilingues au niveau de leur engagement dans la discussion. De plus, tout le monde sait qu'il n'y a pas de bilingue parfait, ce qui veut dire que le passage d'une langue à l'autre exige du bilingue une dépense d'énergie intellectuelle qu'il ne peut plus mettre au service de la discussion en tant que telle. Tous ceux qui ont déjà interprété pendant une matinée savent ce que cela veut dire. Les bilingues peuvent aussi marginaliser les monolingues de l'autre langue dans le cas où ils s'expriment dans la langue dominante, mais

peuvent à leur tour être moins à l'aise quand cette langue dominante n'est pas leur langue maternelle.

Comme on le voit, la cohabitation entre monolingues et bilingues crée un réseau complexe et intéressant au niveau du pouvoir de la langue dans lequel aucun n'est démuné. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas prévoir comment se manifestera le pouvoir des langues en contact et en conflit.

Mais le pouvoir de la langue est un pouvoir formel. En effet, tout ce qu'il engage reste verbal et peut être facilement anéanti par les actes réels que l'on pose. Combien de fois des décisions verbales n'ont-elles pas été remises en question par les actes ultérieurs ? Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cet état de choses est très souvent admis sans qu'il y ait de réaction. Nous avons vécu plusieurs exemples du genre au cours des stages. Cette inconséquence fondamentale entre le dit et le vécu fait que le pouvoir de la langue est, à ce point de vue, largement illusoire, c'est un faux pouvoir.

2. Langue et communication

Non seulement le pouvoir de la langue est ambigu, mais la langue elle-même est ambiguë en tant qu'outil de communication. Il y a une première ambiguïté possible lorsque la production verbale masque l'intention du discours. C'est l'histoire de l'enfant qui prétend avoir mal aux dents pour ne pas manger sa soupe. La langue est un merveilleux instrument de simulation et de dissimulation. C'est elle qui a permis à l'homme de porter le mensonge à la perfection et de développer une hypocrisie sociale qui détermine très largement les rapports entre les humains. On s'imagine trop souvent qu'il y a adéquation entre intention de parole et réalisation de discours, c'est-à-dire qu'on ne s'interroge pas sur la chose.

Une deuxième ambiguïté de la langue vient du lexique, soit parce qu'on ne met pas les mêmes choses sous les mêmes mots, soit parce qu'on utilise des mots connotés pour décrire des réalités différentes, soit encore parce que l'on reste prisonnier d'un système de valeurs référentielles tout en voulant le nier.

Le vocabulaire est responsable de nombreux malentendus au niveau de l'information et de la communication. Il est d'ailleurs très rare dans les stages qu'on essaie de définir un mot. Très souvent, on adopte le mot tel quel sans se poser de questions ou sans oser en poser pour ne pas passer pour un idiot. Ce n'est évidemment que dans un deuxième temps que les conséquences apparaissent. Là où on était d'accord, on constate que cela ne marche plus parce qu'on n'avait pas compris les mots de la même façon, ou encore là où on ne parvenait pas à se comprendre, on constate qu'en fait on voulait dire la même chose.

D'autre part, on utilise des mots connotés pour décrire autre chose que le contexte dans lequel ces mots sont utilisés. Cela entraîne une ambiguïté

fondamentale due à un abus de lexique. Les exemples les plus frappants se rencontrent en politique.

Dans la construction européenne il existe le principe de la subsidiarité, or ce principe est interprété différemment selon les Etats membres quant aux domaines auxquels il s'applique ou à son intensité, c'est-à-dire à quel échelon des décisions il doit être mis en œuvre.

Enfin, on reste prisonnier d'un système de valeurs référentielles même quand on veut le nier. Ainsi, lors de l'exploitation à la suite du troisième stage, un participant a utilisé les mots "positif" et "négatif". Il voulait attribuer à ces termes leur sens scientifique, c'est-à-dire sans aucun jugement de valeur. Il n'empêche qu'il a qualifié de positif le sous-groupe qui avait un projet et de négatif celui qui n'en avait pas. Cela montre bien toute l'ambiguïté inconsciente et l'impossibilité d'échapper à un système de valeurs référentielles. Personne n'est neutre ni à titre personnel, ni à titre collectif et la langue est évidemment le reflet de cette absence de neutralité individuelle et collective. Avec l'arrivée des jeunes des nouveaux Länder cette question se pose d'une façon renouvelée.

En plus de cette ambiguïté fondamentale de la langue comme outil de communication, les rencontres binationales se heurtent au problème de l'interprétation des énoncés d'une langue dans l'autre. C'est un problème de socialisation ou de non-socialisation de l'information. Au cours des trois stages du projet, nous avons rencontré les possibilités suivantes :

- le degré zéro

C'est-à-dire le renoncement à l'interprétation. Ce renoncement peut correspondre à une volonté délibérée de ne pas s'informer sur ce qui vient d'être dit et ce pour des raisons personnelles, thématiques, relationnelles, etc. Evidemment, celui qui adopte cette attitude ne peut pas juger de l'importance des propos qui viennent d'être tenus et, parfois, il y a un bilingue qui veut lui fournir l'interprétation parce qu'il juge que c'est important. A la limite, le bilingue peut aller jusqu'à violer la liberté de l'autre. Le renoncement à l'interprétation peut correspondre aussi à une volonté de s'en sortir seul, de comprendre ce qui se passe à travers les réactions des autres, etc.

- l'interprétation à la demande

Cette forme d'interprétation a été fréquente au cours des trois stages. Il va de soi que lorsqu'une personne ou même l'ensemble des participants sont impliqués ou mis en cause dans une discussion, l'interprétation à la demande fonctionne intégralement avec de nombreux compléments d'interprétation pour préciser exactement ce qui a été dit dans l'autre langue. Dans ce cas, l'interprétation n'est pas ressentie comme pesante. Comme pour le degré zéro, l'interprétation à la demande procède d'une demande individuelle. Elle se situe cependant à l'opposé de la première. On constate cependant que cette interprétation à la demande fonctionne de façon inégale. Tantôt, c'est l'ensemble des propos qui est interprété, tantôt cette demande n'a pratiquement pas lieu. Cela ne dépend pas seulement de l'intérêt des participants, mais aussi

des relations entre monolingues et bilingues et de la personnalité des personnes en présence.

- l'assujettissement à l'autre

Nous avons vécu deux fois le cas dans deux stages différents. Cette attitude procède de la question : y a-t-il dans la discussion quelque chose que les Français estiment important pour les Allemands ? C'est donc à deux reprises des monolingues allemands qui ont adopté cette démarche. Il s'agit ici d'une démarche collective, c'est-à-dire d'une demande à une collectivité en faveur d'une autre collectivité. Certes, dans cette démarche, on ne peut nier l'intérêt individuel, mais il n'est pas placé en avant. L'accès à l'information est rendu dépendant de la décision de celui qui comprend ce qui est dit et qui va décider si ce qui est dit est important pour ceux qui ne comprennent pas et si oui de le traduire : il s'agit donc d'une attitude d'assujettissement de ceux qui n'entendent pas une langue à ceux qui l'entendent. Le schéma de pensée sur lequel repose ce raisonnement renvoie à une croyance à l'amitié et la solidarité a priori comme impératif pour les rencontres internationales. En agissant de la sorte, le demandeur se place en position d'infériorité totale.

- la rupture de la langue dominante

Lorsqu'une langue domine, imposer l'autre langue c'est le plus souvent ramener le discours dans sa propre langue. Il est en effet rare qu'on s'impose à soi-même de parler l'autre langue ou que l'on préfère s'exprimer dans une langue apprise, dans un débat animé. C'est une forme de rejet possible de l'interprétation que de vouloir avoir un accès immédiat au sens de ce qui se dit et établir sa propre hégémonie.

Dans un stage binational dans lequel il y a des monolingues, il peut paraître séduisant de tout interpréter systématiquement pour que l'accès à l'information soit égal pour tous et encore quand on dit égal, cela n'est jamais le cas car on se trouve obligatoirement en présence d'une triple destruction de l'information.

La première destruction se situe au niveau de la transposition linguistique elle-même. Il suffit de rappeler à ce propos l'aphorisme italien "traduttore, traditore", qui stigmatise de façon lapidaire cette première destruction. La deuxième destruction provient de l'impact différent du message pour ceux dont c'est la langue maternelle et pour les autres, car un message linguistique s'inscrit obligatoirement dans un système de références politiques, économiques, sociales, culturelles... propre à une langue donnée que l'interprétation ne peut pas reconstituer. Autrement dit, quelle que soit la qualité linguistique de l'interprétation, le message sera perçu différemment par les Allemands et par les Français. Enfin, il ne faut pas négliger une troisième destruction qui se situe au niveau de la situation elle-même. Dans toute situation de communication intervient une série de facteurs peuvent perturber le passage de l'information. Certains de ces facteurs sont d'ordre purement matériel (disposition du local dans lequel on se trouve, conditions climatiques, etc.). D'autres sont d'ordre physique (fatigue, faim) ou psychologique (ennui,

manque d'intérêt). D'autres enfin ont un caractère psychosociologique et sociolinguistique (aptitude à comprendre, à exprimer et à agir en fonction de son registre linguistique).

De plus, celui qui a recours à l'interprétation veut briser sa dépendance par rapport au pouvoir de la langue qu'il ne parle pas, mais, ce faisant, il court des risques puisqu'il s'en remet à un tiers dont il ne sait pas s'il plaidera bien ou mal sa cause. Il ne saura donc jamais si son échec ou son succès éventuel dépend de lui-même (pertinence de ses propositions, clarté de son exposition, influence personnelle, statut, etc.) ou de son interprète. Ainsi, pour échapper à la position d'infériorité dans laquelle il est placé, il s'en remet à un autre pouvoir avec toutes les conséquences que cela implique.

On voit donc que comme pour les mots "rencontre", "groupe", "encadrement", "communication", il y a aussi une représentation irréaliste de l'interprétation qu'il faut analyser comme les autres. L'interprétation est un moyen, ce n'est pas une panacée et, de toute façon, elle ne peut au mieux que donner accès à l'information et ne dit évidemment rien sur la suite qui lui sera donnée.

Cette prise de conscience de la position des bilingues et des monolingues dans les jeux du pouvoir nous semble capitale. Les bilingues utilisent les recours dont ils sont l'objet, pour gagner de l'influence, d'autant qu'ils suivent la plus large part des débats. En fait, ils ne sont pas au service du groupe, ils ne sont pas non plus des machines à traduire, ils sont des agents doubles jouant leur propre jeu avec plus ou moins de lucidité, de scrupule et d'honnêteté intellectuelle. Il sera donc déterminant de savoir avec qui ils font alliance dans la dynamique du groupe, par rapport au pouvoir institutionnel en place. Et là tous les niveaux individuels, interpersonnels, groupaux et idéologiques jouent.

En tout cas, ils tirent leur pouvoir de l'existence des monolingues et leur confisquent très souvent leur parole, en se rendant indispensables. Les monolingues les plus avertis s'autonomisent en développant une sensibilité aux systèmes expressifs et en développant des stratégies propres de demandes et de refus de la traduction. Ils ont le pouvoir d'imposer leur langue et donc d'y ramener la discussion. Les monolingues font des choix d'alliance avec certains bilingues qui partagent avec eux leur sensibilité, leur vision du monde..., afin de leur demander de traduire. De même, les bilingues choisissent (ne serait-ce que de manière cachée, en leur for intérieur) qui ils veulent traduire ou non. Par ces jeux de changements de langue, au-delà du linguistique, apparaissent d'autres niveaux de la rencontre. Tout se passe comme si, compte tenu des deux chaînes parlées existantes, le jeu consistait à élargir la sphère d'influence de sa propre langue.

On comprend que toutes les variables jouent en même temps et qu'il faudrait une analyse fine dépassant le dispositif de nos projets actuels. Dans les cas où les recours linguistiques existent dans le groupe, mais où la clôture intervient, force est de rechercher ce qui, dans la situation extra-linguistique, interdit la

communication. Nous avons affaire, dans ce cas, à la langue alibi.

3. La langue alibi

Nous avons constaté que dans les situations de grande cohésion de groupe, c'est-à-dire où les intérêts de tous étaient rassemblés dans une situation précise (débat particulièrement impliquant, activités communes, sports collectifs, etc.), tous les "dysfonctionnements" observés dans maintes situations étaient levés. Ce qui est évoqué par le mot dysfonctionnement désigne dans ce type de situation une perturbation dans un groupe qui est censé "tourner rond", fonctionner, comme si la communication était une machine qui fonctionne ou dysfonctionne. C'est accepter que la communication ne réponde qu'au modèle cybernétique. Tout ce qui touche à l'opacité individuelle, aux rapports de force est représenté par la "boîte noire" du psychisme humain, c'est-à-dire ce qui n'est pas cernable par l'information, mais qui fait justement la différence entre l'homme et la machine. Tout notre travail se situe justement à rechercher et à comprendre les complexités (celles actuellement accessibles...) de cette "boîte noire"-là et non de celle des avions !

La médiation linguistique est alors prise en charge par l'ensemble des bilingues, elle est ressentie comme fidèle et rigoureuse, une entraide réciproque a lieu dans les deux langues et le climat général de la communication se retrouve dans les médiations linguistiques. Nous avons été amenés à penser que les "dysfonctionnements" qui ont été abordés plus haut étaient dus essentiellement au fait que les groupes n'avaient qu'une idée vague (dans la plupart des cas socialement et idéologiquement préformée) de ce qui les réunissait et que nous avons affaire à des groupes dont le "dysfonctionnement" était un symptôme. Ceci concerne tous les groupes, même ceux qui pensent savoir ce qu'ils sont venus faire, à quoi ils se sont inscrits (rencontres de base, séminaires à thème...).

Nous avons donc pensé que ce symptôme servait d'alibi pratique (et autorisé) pour éviter de se poser la question du sens de l'existence même du groupe (de la rencontre). La langue fonctionne comme alibi dans toutes les situations où un désaccord porte sur quelque chose d'autre que ce qui se trouve placé au centre des discussions et des controverses. Il touche les bilingues et les monolingues. Les monolingues déclarent ne pas pouvoir s'intéresser à quelque chose parce que cela se passe dans une autre langue, même si la médiation linguistique est disponible et possible. Les bilingues déclarent ne pas comprendre et ne pas pouvoir traduire, alors que c'est possible. Les enjeux sont alors ailleurs.

Rappelons que nous prenons ici (et dans les textes qui suivent) comme objet de nos réflexions des groupes dont la rencontre n'est pas préstructurée par des "activités" et des tâches à accomplir, qui auraient pour effet de les éloigner d'emblée de toute interrogation sur le sens de leur "vivre-ensemble" international et interculturel momentané. Tous les "échanges de jeunes" et

rencontres d'adultes basés sur ces activités et tâches (pratiques sportives, professionnelles, études scolaires et universitaires, activités de loisirs et de vacances, etc.) repoussent ces interrogations dans l'impensé du vécu occupationnel et/ou studieux, et ceci sur les lieux mêmes où le "rapprochement entre les peuples" est censé pouvoir s'apprendre.

III. L'éveil à une sensibilité institutionnelle

Le stage introduit une rupture

Le stage franco-allemand est un moment fort dans la vie du participant, qu'il soit professeur, lycéen, étudiant ou jeune travailleur. C'est un moment privilégié de prise de conscience. Le rythme de la vie quotidienne, avec ses routines, ses habitudes, est rompu. Cette rupture institue une distance par rapport à la vie quotidienne qui offre aux participants l'occasion d'une réflexion sur le contexte culturel et institutionnel de leur vie quotidienne. C'est ce qu'on appelle un moment de négativité. C'est le manque qui favorise la prise de conscience de ce qui d'habitude est.

L'institutionnalisation du stage (c'est-à-dire sa préparation et son déroulement), c'est la mise en place pour chacun d'une certaine disponibilité par rapport à ce qui se passe. Certes, l'attente par rapport à ce qui va pouvoir être le stage se trouve souvent déçue. Il y a toujours un décalage entre ce que l'on pense que va être la session et ce qu'elle est réellement. Cette distance entre l'attente et la réalité s'explique par le fait que le stage n'est justement pas la vie quotidienne planifiée, organisée (pensée par nous ?), que l'on mène d'habitude.

On arrive dans un lieu nouveau ; on côtoie des gens nouveaux qui ne partagent pas forcément la même attente que nous. La vie personnelle et collective doit s'organiser, quelquefois se négocier. Cette déconstruction de la vie quotidienne et cette renégociation du temps et de l'espace du stage nous rappellent que la vie quotidienne routinière pourrait être autre, qu'elle a été instituée un jour... Cette négativité qu'est le stage permet une sensibilisation (et donc une sensibilité) nouvelle au processus d'institutionnalisation de la vie sociale.

Si l'on observe de près ce phénomène, on pourra distinguer, dans sa description, plusieurs niveaux (qui s'entremêlent d'ailleurs). Disons que cette sensibilité peut être vécue au niveau de la personne, de la relation interpersonnelle, du groupe, de l'organisation et des institutions qui "traversent" la situation.

Cette sensibilité engendrée par la rupture que constitue le stage amène la plupart du temps les participants à une démarche analytique. Chacun essaie de se situer dans ce processus d'institutionnalisation qui se développe dans "l'ici et maintenant". On dira que, de ce point de vue, le stage fonctionne comme un analyseur, c'est-à-dire un dispositif qui permet de faire l'analyse de notre rapport à nous-mêmes et de notre rapport aux choses et aux gens.

La notion d'implication

Chacun réagit (s'implique ou ne s'implique pas) dans ce processus d'institutionnalisation du stage en fonction de ce qu'il est dans la vie quotidienne. Ses différentes appartenances institutionnelles déterminent ses attitudes : le professeur de lycée ne sera pas le même que le jeune chômeur... Leurs discours (verbaux et non verbaux) seront différents. Le stage fonctionne un peu comme un miroir. Il est vécu, par le participant, comme un dispositif d'analyse de ses implications institutionnelles. Au contact de l'autre (autre par sa nationalité, son sexe, son statut social, sa carrière, sa biographie, son âge, ses projets...), le participant découvre ce qu'il est. On lui renvoie l'image qu'il donne de lui-même. Certains participants vont être mal à l'aise de ne plus trouver en face d'eux le respect auquel ils sont habitués en tant qu'universitaires, enseignants... La hiérarchie, le respect, l'autorité se renégocient. L'ici et maintenant donnent aux autres un nouveau statut avec lequel il faut composer. Ce décalage entre statuts sociaux ailleurs et ici pose la question de l'identité (non seulement nationale, mais aussi sociale).

Le stage, en se construisant, analyse donc les implications des uns et des autres. Les niveaux :

- de la personne
- de l'interpersonnel
- du groupe
- de l'organisation
- des institutions

s'entremêlent.

On peut utiliser différentes grilles pour élucider les appartenances. Certaines attitudes vont avoir un sens si l'on se réfère aux implications affectives, idéologiques ou organisationnelles des participants.

Dans tous les stages, on rencontre des situations riches de ce point de vue analytique. Telle personne qui vit mal ce qui se passe au niveau affectif se réfugie dans un discours "très solide" sur le plan idéologique (processus de fuite par rapport à soi-même). Une autre va poser un problème organisationnel à un moment où se développe un débat qui la dérange sur le plan idéologique... Ces différentes attitudes analysent l'individu dans son rapport au groupe. Mais certains vécus amènent aussi certains sous-groupes à avoir des attitudes particulières... qui révèlent leur identité collective.

Le stage permet trois niveaux d'analyse

Il semble que l'on puisse distinguer au moins trois niveaux possibles d'analyse dans le cadre des stages :

1. l'analyse individuelle de ses implications,
2. l'analyse de la dynamique de sous-groupes,
3. l'analyse collective du processus d'institutionnalisation du stage lui-même et de ce qu'il révèle de l'ensemble du tissu institutionnel.

En d'autres termes, le processus analytique s'axe soit autour de la personne, soit autour du groupe, soit autour des institutions qui "traversent" le stage. Cela nous amène à la notion de transversalité du stage.

La transversalité

La richesse du stage, dans l'ici et maintenant, c'est aussi tout ce qu'il n'est pas, ou plutôt c'est ce à quoi il renvoie.

Quand un participant arrive, pour la première fois, dans un stage de l'OFAJ, sa perception du contexte est généralement limitée. Il est en contact avec des personnes, c'est ce qui occupe d'abord une grande part de son attention. La première chose qu'il perçoit, c'est que certains s'expriment plus volontiers en allemand, d'autres en français. Si sa sensibilité institutionnelle se développe, le nouveau va découvrir que certains ont un statut différent des autres. Par exemple lui partage sa chambre avec un ou deux stagiaires. Certains occupent une chambre individuelle. Il va chercher à savoir pourquoi. C'est le premier pas vers une découverte de ce qui traverse le stage.

En découvrant cette réalité, certains réagissent. Pourquoi y a-t-il des différences de statuts ? Ne sommes-nous pas tous pareils ? C'est l'idéal communautaire, autogestionnaire... Le participant se situe dans le champ des idées... (les siennes). Il s'étonne de la réalité qui structure le stage ; ce qui est intéressant, d'un point de vue pédagogique, c'est de constater que son étonnement est nouveau... car ce même participant, dans sa vie de tous les jours, ne s'étonne pas que certains soient logés plus confortablement que d'autres. La dimension pédagogique de l'institution du stage, c'est de lui permettre de s'étonner, c'est de découvrir ces différences et de les mettre à jour. En poursuivant sa recherche, le participant découvre le rôle des teamers. Les teamers sont payés (plus ou moins, il y a plusieurs statuts). Comprendre comment ils ont été choisis, c'est découvrir petit à petit la politique de formation et d'encadrement de l'OFAJ et de ses partenaires institutionnels. Certains teamers sont d'anciens conseillers de séjour qui ont fait de nombreux stages franco-allemands, d'autres sont responsables d'organisations et de mouvements de jeunesse, d'autres, enfin, viennent de l'Université ; ils ont été recrutés pour apporter quelque chose de spécifique.

Cette découverte que permet la sensibilité institutionnelle est plus ou moins aiguë. Suivant les motivations du participant, il va chercher à comprendre et à analyser cette dimension avec plus ou moins d'ardeur.

La prise de conscience que ce stage a été institué par le Bureau IV de l'OFAJ renvoie à de nouveaux problèmes. Qu'est-ce que l'Office ? Pourquoi l'OFAJ finance-t-il un secteur "formation", un secteur "recherche", etc. ? Ces questions mettent en cause (en scène) l'OFAJ, mais aussi l'Etat français et l'Etat allemand, leurs deux gouvernements, les différentes luttes d'influence qui peuvent se développer au sein des appareils d'Etat.

Percevoir ces dimensions permet de comprendre le contrôle politique exercé sur le financement des stages... et donc indique ce qu'il est possible de faire ou de ne pas faire.

Le stage est donc le résultat d'une commande institutionnelle de l'OFAJ et de tel ou tel partenaire institutionnel direct, commande qui est elle-même produite par les demandes explicites ou implicites des gouvernements, des responsables des mouvements de jeunesse français et allemands siégeant ou non dans le Conseil d'Administration et encore des demandes implicites ou explicites des animateurs travaillant pour tel ou tel bureau de l'Office pour développer une politique de recherche et d'innovation pédagogiques.

On découvre que la dimension franco-allemande du stage, ce n'est pas que le bilinguisme, mais aussi la mise en présence de déterminations institutionnelles venant de l'un ou de l'autre pays.

Finalement, le stagiaire découvre toutes les dimensions d'une commande sociale qui se trouvent en face de sa demande à lui, participant.

Centre et périphérie

Lorsque le stagiaire avance dans une analyse de l'institution stage, et donc dans l'analyse des différentes institutions qui traversent la réalité dans l'"ici et maintenant", il se demande parfois s'il ne serait pas plus intéressant, pour connaître la réalité franco-allemande, d'aller rendre visite aux responsables des bureaux de l'OFAJ, à Rhöndorf ou à Paris, en se disant que c'est au Centre que se trouve la connaissance...

En fait, ce que l'on découvre, c'est qu'il y a souvent dans le stage, plus d'informations qu'il ne serait possible d'en avoir en fréquentant les couloirs ou les bureaux de Rhöndorf ou de Paris. Dans chaque stage, il y a toujours quelqu'un qui connaît l'institution OFAJ et donc détient certaines informations. Il y a souvent même des stagiaires ou des participants qui ont rencontré des responsables de l'institution et qui détiennent des nouvelles officieuses qui fonctionnent comme elles fonctionneraient au Centre.

Finalement, la sensibilité institutionnelle permet de découvrir qu'à la périphérie institutionnelle, le Centre se reproduit partiellement ; il est activement présent dans l'ici et maintenant même s'il est ailleurs. N'a-t-on pas pu dire d'une session qu'elle était devenue la capitale de l'OFAJ pendant la durée du stage ?... certes avec beaucoup d'ingénuité !

D'autres éléments de transversalité, présents plus ou moins dans la situation, peuvent amener à une analyse institutionnelle de différentes réalités sociales : la présence de familles... renvoie à la famille comme institution. Les participants vont essayer de concilier différents rôles sociaux : celui de père, de mari... Les difficultés qui peuvent surgir, les conflits qui vont opposer certains membres du groupe fonctionnent là encore comme des analyseurs. C'est en analysant ce que signifient ces conflits que le groupe, partant du particulier, accède à l'universel. Chaque membre

du groupe s'approprie l'analyse en l'actualisant par rapport à sa propre singularité.

A une époque, on assistait, dans certains stages, à la constitution des "groupes de femmes" cherchant à intervenir sur le déroulement et l'organisation des stages, mais, aussi, de manière plus politique, cherchant à modifier les rapports hommes-femmes (exigence de la parité dans les teams...). Ces groupes aussi étaient des analyseurs. Il s'agit d'analyseurs construits, c'est-à-dire de dispositifs élaborés consciemment. Ces analyseurs construits s'opposent aux analyseurs naturels qui surgissent dans le stage sans que l'on s'y attende. Dans les programmes de rencontres de jeunes on se sert toujours d'analyseurs construits. Par exemple, lorsqu'on demande de constituer des groupes nationaux pour mener à bien une phase d'un travail d'évaluation.

Depuis la réunification de l'Allemagne un clivage entre Allemands de l'Est et de l'Ouest s'est progressivement manifesté. Dans beaucoup d'institutions allemandes, les relations entre les deux groupes peuvent être difficiles. Dans un stage récent qui rassemblait des participants de trois nationalités en Limousin (Allemands, Français et Italiens), le groupe allemand était constitué à part égale de gens de l'Est et de l'Ouest. Pour les Italiens et les Français, les Allemands étaient des Allemands, mais entre eux, en arrivant, les Allemands avaient reconstruit le Mur. Il y avait des

chambres de l'Est, d'autres de l'Ouest. Il se trouve que dans ce stage, en auto-organisation, les Italiens et les Français firent le dîner du soir à tour de rôle jusqu'au moment où les Allemands se sont dit que c'était leur tour. Les repas allemands ont été un laboratoire intéressant d'interculturalité allemande. En effet, entre le sous-groupe de l'Ouest (Francfort) et celui de l'Est (Cottbus), il y a eu d'abord une observation réciproque, puis une collaboration formidable, des négociations aussi sur ce que l'on pouvait proposer comme plat. Deux participants, originaires de Berlin et Hanovre, avaient encore d'autres traditions culinaires. Un jeune de l'Est nous a dit, à la fin du stage, que ce travail de cuisine mené ensemble avait été pour eux une occasion tout à fait extraordinaire de rencontrer vraiment des Allemands de l'Ouest. Un participant de l'Ouest, de son côté, était content de ce travail avec des gens de l'Est. Après

ces trois premiers repas, on a continué le cycle. Les Français s'y sont remis, puis les Italiens, puis les Allemands, à nouveau.

La cuisine a été vraiment un lieu de rencontre, de discussion, de confrontation. Un soir, nous avons eu des boulettes allemandes avec une vraie purée. Aussi bien les enfants que les parents ont adoré cela. Autant le premier repas avait été une juxtaposition de plats de différents Länder, autant le dernier repas avait une belle cohérence interne où tout avait été collectivement négocié pour que cela ait du sens pour les consommateurs...

Le risque de cette pédagogie

Un des écueils possibles de cette pédagogie à une sensibilité institutionnelle (surtout dans ses dimensions individuelles, implicationnelles), c'est de créer, chez le stagiaire, une valorisation exagérée de ce qu'il vient de découvrir. L'ici et maintenant du stage lui apporte tant au niveau personnel qu'il va pouvoir valoriser excessivement cette découverte au point de négliger l'extérieur.

Si la sensibilisation institutionnelle ne s'est pas doublée d'une sensibilisation à ce que nous avons appelé l'analyse de la transversalité institutionnelle, le stage ne permettra pas aux participants de prendre la mesure des influences exercées par la réalité extérieure. Dans ce cas, il arrive chez certains individus que le moment fort qu'aura été le stage ne produise qu'une nouvelle demande de stage... Il y a risque d'amorce d'une demande (thérapeutique ?) infinie qui renvoie à la peur de faire face aux épreuves de la vie.

Autres effets possibles

Ce type de dépendance par rapport au stage peut prendre une forme plus organisationnelle. Ce ne sera plus la demande d'aide thérapeutique qui prévaudra, mais une demande d'organisation des avantages acquis.

Le stage ne sera plus perçu comme un dispositif éphémère ayant quelque chose de spécifique à apporter aux participants, il sera perçu dans la continuité de différents stages... et l'objet d'une tentative d'institutionnalisation supposant l'accord d'un bureau de l'OFAJ pour le faire entrer dans sa politique de formation.

Certains stagiaires peuvent poser certains problèmes de manière systématique, problèmes qui s'organisent en discours, en initiatives répétitives, de stages en stages. Ce type de danger désamorce la disponibilité décrite au début de ce texte. Sans cette disponibilité, cette capacité à accueillir une expérience nouvelle, le stage n'est plus exploratoire, mais une simple situation de reproduction bureaucratique.

Dans l'histoire des sessions, on a pu observer différents détournements organisationnels des stages. Si la sensibilisation aux problèmes institutionnels ne débouche que sur ce type de réaction, on peut penser qu'elle n'est pas satisfaisante.

En effet, ce que vise la pédagogie transversaliste, c'est donner aux participants des outils analytiques qu'ils vont pouvoir utiliser à l'extérieur, dans la réalité sociale, sur le lieu de leur pratique quotidienne... Cette appropriation est le seul élément possible d'évaluation de cette pédagogie (qui garantit qu'en session d'été l'animateur n'utilisera pas son savoir pour manipuler, mais pour être lui-même un médiateur de cette sensibilité qui n'est pas seulement institutionnelle mais aussi ethnologique).

Groupe-objet et groupe-sujet

En fait, ce que l'on peut valoriser dans de tels stages, c'est la constitution (l'émergence ?) de groupes-sujet dans l'ici et maintenant, mais qui ne visent pas forcément à l'institutionnalisation. Apprendre à s'organiser pour réaliser un désir collectivement.

Ce que l'on peut viser, c'est créer collectivement des dispositifs qui permettent de passer d'un stade d'objectivation à un stade sujet. Cette objectivation (dans le sens : on est transformé en objet) peut être produite par la commande institutionnelle de l'OFAJ, mais aussi par toute personne ou tout groupe qui vise à s'instituer, c'est-à-dire qui vise à réduire (de façon bureaucratique) le vécu à certaines idées-force (qui deviennent exclusives).

Le groupe-sujet surgit souvent d'ailleurs en opposition à un discours total ou totalitaire. A Otzenhausen, dans le cadre d'un plenum où l'intérêt du contenu échappait à la plupart, quelqu'un propose de faire un petit groupe "pour écouter le discours de l'autre"... Ce groupe émerge et se constitue autour de la question "Comment êtes-vous venus là ?" "Comment avez-vous passé la frontière ?". Il n'est pas inintéressant de souligner que ce sous-groupe suscité par un Français a regroupé des Français (il n'y avait que deux Allemands dans ce groupe) autour d'un discours français qui s'opposait à un plenum où l'allemand était dominant.

Le groupe-sujet peut émerger autour d'un projet d'écriture. Plusieurs personnes décident de produire une analyse de ce qui se passe. Il s'agit alors d'une écriture motivée, efficace, qui n'a rien à voir avec le ton officiel de certains rapports de fin de session. Alors que le rapport procède du langage institué, l'écriture spontanée (on pourrait l'appeler instituante dans la mesure où elle permet à un groupe de sortir de son objectivation), est un catalyseur pour faire passer un groupe à un stade de sujet.

Cette écoute du groupe qui va permettre de faire la proposition qui jouera le rôle de catalyseur pour faire sortir le groupe de son objectivation, c'est ce qu'apporte la sensibilisation institutionnelle. Cette écoute se différencie des manipulations de certaines pratiques perverses de la dynamique des groupes dans la mesure où elle ne vise pas à la constitution du pouvoir d'un leader, mais à l'émergence du désir d'un groupe à constituer ses membres, individuellement, en sujets.

La question de la récupération

Qui utilise qui ? C'est une question qui se pose au sein de tout groupe constitué. Certains ont peur de s'impliquer parce qu'ils ne voient pas assez clair dans les processus institutionnels. La sensibilité institutionnelle peut donc amener à une certaine méfiance. Ne suis-je pas manipulé ? L'écriture libre que je produis dans un atelier, qui va l'utiliser ? Le stagiaire qui produit un texte sait que le teamer va peut-être l'utiliser dans son rapport de fin de stage (rapport qui fait partie des documents à fournir pour obtenir le versement du solde de la subvention de l'OFAJ).

Ce prix d'écriture (et donc son coût !), le stagiaire qui en prend conscience peut le percevoir comme une récupération potentielle de son travail par l'institution. La question de la récupération, ce peut être la question du parasitage : ce peut être la question du rapport "à son œuvre"... Là encore, il y a quelque chose d'important à analyser, du non-dit à expliciter.

IV. Le fait national

1. Description

Tout d'abord nous avons observé que les groupes étaient moins réticents à travailler en groupes linguistiques ⁷ qu'en groupes nationaux. Les refus proviennent d'ailleurs des groupes allemands fédéraux, plutôt que des Français.

Lentement, nous l'avons signalé, une prise de conscience se fait jour au travers du "reproche" de la domination d'une langue sur l'autre où nous trouvons la marque d'une liaison dans l'esprit du groupe entre la langue et le mode de pensée forgé par l'Etat.

Le caractère national ou étatique est ainsi révélé par la contrainte qui est souvent faite aux locuteurs dialectaux de s'exprimer dans une langue académique comprise par tous. Au-delà de la rationalisation qui consiste à penser qu'il faut que le maximum de participants entendent un discours particulier, nous y voyons un effet de la normalisation étatique. Aucune raison supérieure ne pourrait accréditer la thèse selon laquelle plus on veut communiquer à des échelles géopolitiques et linguistiques éloignées de soi, plus on doit se renier.

S'il y a deux chaînes parlées distinctes, ne faut-il pas apprendre à l'accepter dans toutes ses conséquences sans empêcher, sous prétexte que la rencontre est et doit être franco-allemande, c'est-à-dire que Français et Allemands ne se quittent pas un instant durant le séjour, la formation de sous-groupes, quels qu'ils soient, s'ils sont plus aptes à la coopération ?

S'il est encore souvent vrai (malgré diverses "libérations", "décentralisations" et "privatisations") que la "télévision c'est la voix de la France" (G. Pompidou), on saisit bien pourquoi il est important de repérer qui parle, qui est le sujet de l'énonciation. Or, la rencontre est celle qui se tient dans deux langues nationales ou étatiques, rencontre voulue, favorisée par deux Etats. Les directives de l' O.F.A.J. insistent sur la connaissance de l'autre pays. Il n'est cependant pas interdit de penser que la rencontre puisse servir à l'appropriation de son patrimoine national par le contact qui nous aide à en saisir les particularités. A la place de ce non-dit, nous voyons l'importance attribuée aux préjugés. Nous pensons que cette mise en avant des préjugés sert avant tout à masquer le problème de l'identité nationale. Malgré les dénégations des uns et des autres, on saisit qu'elle est en phase de recherche actuellement. Parce qu'elle était occultée en R.F.A., affichée en R.D.A., elle est maintenant affirmée avec moins de complexe, du moins dans ses rapports internationaux, du côté allemand, et elle reste largement surévaluée du côté

⁷ Un groupe linguistique est composé de personnes acceptant que la langue de communication soit fixée : il y aura un groupe en français, un groupe en allemand et un groupe où chacun parlera sa langue ; chacun peut choisir dans quel groupe il souhaite travailler.

français.

Toutes les fragilités que nous avons relevées dans le précédent chapitre - communication selon Buber, allégations psychologiques ou morales - se trouvent inmanquablement du côté républicain fédéral. Force est pour nous de penser que c'est là une des surdéterminations décisives de toutes les rencontres et de leurs difficultés.

Cette composante nationale/étatique se repère par des projections massives et réciproques qui apparaissent à travers nos recherches comme le premier (et souvent le seul) mode d'explication des clivages, des problèmes rencontrés et qui se soldent le plus souvent par un non-dit massif entre Français et Allemands et parfois par un blocage.

A côté de l'explication en termes nationaux, on rencontre encore des explications d'ordre psychologique ou moral. Ces modes d'explication sont tautologiques, ils se mordent la queue ; le phénomène est perçu en fonction de son mode d'explication, on n'en sort pas. Si un travail interculturel suppose un travail sur sa propre identité, que de programmes uniquement axés sur la découverte des autres seraient à modifier !

De quelles projections s'agit-il dans les projets tels que ceux que nous avons vécus ? Il semblerait que les Allemands représentent les forces de contrôle social et les Français celles du changement. Les Allemands sont porteurs d'une volonté communicative devant mener au consensus. Ils utilisent un discours qualifié par les Français de "langue de bois" par son adhésion inconditionnelle à la forme étatique républicaine fédérale, sauf rares exceptions qui sont alors presque exclues de la citoyenneté allemande par leurs concitoyens. Il ne s'agit, bien entendu, pas de pétitions générales sur les Allemands et les Français, mais de constats concernant les groupes dans lesquels nous avons travaillé.

Les Allemands taxent les Français d'inconsistance. Celle-ci consisterait en la légèreté des débats, la digression permanente, le discours par la litote (c'est-à-dire faire entendre le plus en disant le moins), les raisonnements par l'absurde (c'est-à-dire celui qui consiste à reprendre la proposition d'un autre, de la pousser jusqu'à ses limites ; ce qui entraîne la démonstration de l'inanité du propos). Dans ce cas précis, ce qui est le plus reproché, c'est l'utilisation du discours de l'"adversaire" -à son insu- et non pas dans une joute oratoire, un conflit de face à face, à la loyale. L'ensemble de ces traits sont catalogués dans le reproche majeur de "Unverbindlichkeit" ("qui n'engage, n'oblige à rien"), c'est-à-dire un jugement moral.

La marque de rejet la plus répandue consiste dans le fait de taxer de "théorique", d'"abstrait", le discours de l'autre, ce qui signifie bien que le discours ne passe pas, que les destinataires ne peuvent se l'approprier, lui donner un sens.

Si les Français sont porteurs de changement social, c'est au titre de leur comportement et de leurs discours hétéronomes (discours qui s'affiche comme capable d'autonomie), de leur "légèreté", de leur "individualisme" ; leur tradition historique veut que, depuis la Révolution française de 1789, la France se sente investie d'une mission salvatrice, libératrice, même si le message a été véhiculé par les armées de Napoléon (!). Pourtant les Français rejettent toute atteinte au mythe de l'unité nationale, tout particulièrement lorsque les Allemands les interpellent sur les "collaborateurs". Ils ont un rapport curieux à leur identité nationale, à la fois surévalué et râleur.

Cette notion d'Etat-Nation, née en France, est encore aujourd'hui porteuse des espoirs des Français qui s'y reconnaissent au point de ne plus devoir s'ouvrir au monde extérieur. Un exemple relativement récent : la reprise des essais nucléaires dans le Pacifique ne concerne que la France. Un certain nationalisme, à la limite obtus et chauvin, interpelle les Allemands qui, eux, se réapproprient consciemment et lentement le concept de nation tout en rejetant le nationalisme et sont à la recherche d'un concept d'unité nationale acceptable par leurs partenaires.

Dans la phase de projections massives et de paralysie réciproque s'opposent en définitive les deux consciences nationales les plus opposées d'Europe, celle qui se surévalue le plus et celle qui est la plus tronquée. Un rideau de fumée psychologique entoure la réalité de la communication binationale et permet de dénier, de refouler le fait national : le renversement du modèle duel symbiotique à la Buber décrit plus haut permettrait d'inclure un tiers, quel qu'il soit, et pourrait permettre un travail réel de rencontre.

Nous serions alors loin des discours idéologiques et moralisateurs sur les préjugés, tarte à la crème des échanges, mais dans l'interpellation identitaire, dans l'appropriation consciente et critique de notre patrimoine respectif, seule voie possible pour construire notre histoire et notre futur communs. C'est à ce prix que la paralysie réciproque pourrait être levée, qu'une différenciation plus fine des composantes individuelles, sociales, idéologiques de nos vies pourrait être tentée, que des paroles impliquées et plurielles pourraient être entendues. En particulier, le politique et le poétique ⁸, si fortement absents des rencontres.

Le travail sur les préjugés consiste, en effet, à mettre au jour des idées reçues que chacun de nous véhicule sur les autres et sur soi, puis à mettre ces idées à l'épreuve de l'expérience, afin de les faire disparaître, ou, le cas échéant, de faire apparaître les parts de réalité et d'irréalité non subjectives qu'elles peuvent contenir.

"Non, en effet, tous les Français ne sont pas aussi sales qu'on le dit puisque j'en ai rencontré qui se lavent tous les jours."

Cette constatation peut aussi s'énoncer ainsi :

⁸ Expression par un langage qui construit, prophétise un monde nouveau, une anticipation.

"En effet, les Français sont sales parce que mon voisin de chambre n'a pas encore pris de douche depuis notre arrivée."

Cette disparition des préjugés est donc tout à fait aléatoire. Elle ne se réalise pas par le simple fait d'une mise en présence et d'une vie commune. Généralement un préjugé en chasse un autre, c'est-à-dire que la généralisation entendue par oui-dire est remplacée par une généralisation concourant de l'expérience et, cette fois, comme elle tient compte de ce qu'on nomme la "réalité" telle qu'on l'a vécue, il faudra une autre "réalité" bien plus forte pour dégager le préjugé acquis par l'expérience.

La faiblesse de ce travail sur les préjugés est qu'il évite trop souvent à la personne qui l'entreprend un questionnement sur sa propre manière de vivre, son propre rapport à la propreté pour le cas qui nous occupe. Si dans cette chambre les deux voisins étaient amenés à se dire leur rapport à la propreté, ainsi que leur rapport à bien d'autres questions de leur vie quotidienne, chacun pourrait à la fois mieux se connaître lui-même et se rendre compte de l'aune à laquelle il mesure non consciemment les autres et de toute la relativité de ses choix.

S'ils pouvaient relier la question de la propreté avec celles de la ponctualité, des habitudes culinaires, de prises de décisions et d'autres relations sociales, la relation aux adultes, à l'autre sexe, à la sphère dite privée ou publique, etc., sa propre culture et celle de l'autre apparaîtraient non plus en termes de plus ou moins, mais comme deux totalités où il ne serait plus possible de dire : "j'aime la cuisine française mais pas tel ou tel autre aspect", pour se rendre compte qu'on en dit plus long sur soi que sur la France.

Le déplacement, le voyage, le contact avec d'autres cultures ne devraient-ils pas, avant tout, permettre d'être à l'écoute de potentialités que chacun a en soi et qu'il n'a pas, jusqu'à présent, pu actualiser dans sa vie quotidienne et qui correspondent à sa sensibilité, à sa personnalité profonde au-delà de la socialisation qu'il a subie ? En repérant ces "correspondances" profondes, en travaillant consciemment ces "répulsions", on arrive, pensons-nous, à un meilleur résultat en matière d'ouverture internationale.

C'est en ce sens que les discours sur les préjugés ou des réflexions superficielles les concernant ont pour effet de masquer le travail identitaire.

Si l'on donne un sens historique à ces projections massives (changement social/forces de contrôle par exemple), il nous semble qu'elles sont fondées sur des rapports franco-allemands du XIXe siècle : l'ère des nationalités. D'un côté, l'Etat prussien, de l'autre l'Etat français révolutionnaire (1791). D'un côté, l'Allemand ordonné, discipliné et fort ; de l'autre, le Français rebelle, indiscipliné et jobard.

La perception que chacun a de son histoire nationale et de celle de l'autre

semble très sélective (au sens de mémoire sélective). Du côté français, les moments de reprise en main et de concentration du pouvoir (Napoléon 1er, Napoléon III), de même pour les Allemands, les moments de bouleversements sociaux (1848 - 1917 - résistance au nazisme) sont l'objet d'une amnésie.

Au moment de la constitution du sujet national allemand au XIXe siècle, on en est en France à une phase de révolution socialiste (1848 et surtout la Commune). Le conflit interne affaiblit momentanément l'Etat français qui perd l'Alsace et la Lorraine. Cette guerre favorise la constitution de l'Etat allemand. L'Etat français règle ses contradictions avec les Communards et vise à récupérer ses territoires perdus, en mobilisant les Français sur le mythe républicain dans la tradition de la Révolution Française vue par Thiers, Jules Ferry... Ce même mythe fondateur a permis de mobiliser les Français pendant l'occupation de 1940.

Si l'Allemagne réunifiée est ce qu'elle est aujourd'hui, elle doit son développement séparé en deux Etats distincts à son passé nazi interprété par chacun des Etats allemands de façon opposée.

Toutes les nations européennes étaient alors sous l'emprise d'une contradiction socialisme-capitalisme.

Si le nazisme est une résolution régressive ⁹ de cette contradiction, ne peut-on pas voir dans le boulangisme dans la période du procès Dreyfus, des tentations du même ordre auxquelles la France n'a échappé que grâce à la construction coloniale ?

A la régression par le nazisme, correspond une régression par le stalinisme. Cette double régression conduit à une partition de l'Allemagne. En Allemagne, depuis 1989, nous constatons une double lésion spatiale (R.F.A. – R.D.A.) et temporelle (refus de s'appropriier globalement son passé). Si le problème de la contradiction capitalisme/socialisme pouvait sembler résolu d'abord par la partition des deux Allemagnes, en France, c'est dans le cadre d'une unité nationale qu'il s'exprimait. Aujourd'hui la "victoire" du capitalisme génère partout un brouillage des représentations et un bouleversement des repères.

Le recours à un imaginaire politique fondé sur celui des nationalités du XIXe siècle ne rend pas compte des développements historiques à partir de la Première Guerre mondiale. Et encore moins des derniers développements internationaux (Est-Ouest, Nord-Sud).

Une volonté européenne largement partagée ne commencera réellement à se constituer que lorsque l'on situera l'Europe dans les relations mondiales et que l'on acceptera de travailler les contradictions propres à cette fin du XXe

⁹ Résolution de la contradiction par un retour à un stade antérieur, tant au point de vue politique que psychique (cf. barbarie). Cette expression suppose que le devenir de l'humanité se construit par progression-régression.

siècle. La chute du communisme renforce l'amnésie et l'a-historicité.

De plus, il est intéressant de voir par quels mécanismes le fait national est mis en avant dans ces groupes, comme dans la plupart des groupes franco-allemands, soit pour l'affirmer, soit pour le dénigrer.

Au début d'un tel projet, la dimension nationale est complètement niée, puis elle émerge au sens des nationalités du XIXe siècle. Elle est mise en avant afin de clore immédiatement le débat au lieu d'être le point de départ d'un travail sur les identités. Le fait national est alors utilisé comme une justification. Il apparaît sous deux modes différents : en France, il se présente encore fréquemment au premier degré, sans détours ni complexes ; en R.F.A., il est véhiculé par des assertions plus indirectes, telles que croyance en la réalisation de l'Etat de droit, de l'exportation du modèle allemand et de son efficacité...

Ces justifications réciproques se heurtent et se paralysent. Toute une série de comportements politiques allemands fédéraux issus de la guerre de 1939-45 par rapport à l'Etat, à la souveraineté nationale, au communisme, sont porteurs de la double lésion allemande qui semble peser d'un poids si considérable dans les échanges franco-allemands, qu'elle s'impose comme modèle d'a-historicité et de perte d'identité.

En particulier, nous avons rencontré des positions de la R.F.A. de l'époque d'Adenauer, mais pas celle de ses successeurs. Tout se passe comme si, par exemple, l'ouverture à l'Est, datant de 1970, n'était pas du tout dans le champ de conscience des groupes dont nous parlons. Depuis la réunification nous avons eu à travailler avec des groupes des nouveaux Länder qui développent de nouvelles postures idéologiques différenciées selon les personnes -de la nostalgie à l'opportunisme les plus accomplis- et donc un rapport très contradictoire et brisé avec l'histoire allemande et son actualité. La chute du mur de Berlin a été vécue, en Allemagne, comme la véritable fin de la Deuxième Guerre mondiale, comme une forme d'absolution : la partition aurait été le prix à payer pour les crimes de la période nazie ou pour avoir tout simplement perdu la guerre. Secondairement, la fin de la partition a été vécue comme une libération pour certains, comme une désillusion de plus pour d'autres. En tout état de cause, il s'agit d'une nouvelle donne (die Wende) pour l'Allemagne réunifiée. Elle va amener la construction d'une nouvelle version d'une identité allemande moins complexée mais fort complexe. Dans les rencontres, un consensus semble se dégager chez les jeunes, celui de ne prendre en considération que ce qu'ils ont vécu eux-mêmes sans référence aux interprétations du passé. Une nouvelle année zéro en somme dont le symbole le plus fort pourrait être la République de Berlin, la capitale retrouvée. Un nouveau nationalisme tente de tourner la page et s'autorise à s'exprimer publiquement.

Avec les jeunes des nouveaux Länder la RFA et la RDA sont constamment présentes dans les rencontres dans un jeu de colin-maillard. Des

réactions ont souvent deux séries de causes : ce qu'on doit penser et ce qu'on doit faire d'une part et ce qu'on peut dire et ce qu'on ne peut pas dire.

Cette amnésie curieusement partagée est-elle la cause de ce manque d'intérêt, de curiosité élémentaire des uns pour les autres, que nous avons constaté tout au long des projets ?

Dans la perspective du projet pédagogique de l'OFAJ, une curiosité réciproque est supposée pouvoir contribuer à la dynamique des rencontres.

C'est à partir de ce présupposé que les équipes d'animation procèdent au choix des programmes et les structurent : découverte du pays dans ses divers aspects, participation à la vie locale, activités communes et temps d'échanges sous des formes variées.

Or dans un programme de recherche-action le dispositif permet aux participants d'articuler eux-mêmes leurs intérêts et de les négocier dans le groupe. Dans un tel cadre, il est très rare d'entendre se formuler des demandes d'explications aux membres du groupe partenaire sur un événement d'actualité, sur un trait culturel non compris de l'autre pays. En revanche il n'est pas rare de se poser des questions sur son propre pays et de discuter des questions internes. Le fait que cela se passe avec les partenaires n'enlève rien au fait qu'on est centré sur soi. En d'autres termes si l'on

s'intéresse aux réalités françaises et allemandes ce n'est pas sur le mode de la curiosité de l'autre mais plutôt sur celui de la curiosité de soi.

La plus grande découverte n'est pas celle de l'autre mais ce que la rencontre fait découvrir de soi face à l'autre.

2. L'identité nationale

Parler des différences entre Français et Allemands nécessite que l'on fasse référence à la notion d'identité nationale.

Jean-René LADMIRAL, dans un certain nombre d'articles, parle depuis longtemps d'une "nécessaire psychanalyse de la conscience nationale". Faire référence à la psychanalyse, à ce sujet n'implique-t-il pas de se poser la question d'in-conscient politique national qui sera au fondement, à la racine, justement de toute identité nationale ?

L'inconscient politique serait spécifiquement national. Il faudrait nuancer, mais globalement, cette idée est juste.

Comment se structurerait l'inconscient politique ?

Comme l'inconscient individuel, l'inconscient politique serait le produit d'une histoire, et plus particulièrement de l'histoire de conflits nationaux

(internes/externes) plus ou moins résolus. Si les conflits sont nationaux, c'est qu'effectivement l'Etat dans chaque nation fonctionne comme un référent spécifique : c'est ce qui fait la différence entre un méditerranéen français et un méditerranéen italien, par exemple.

L'Etat fonctionne comme un centre... vis-à-vis duquel chacun de nous, en tant qu'individu, mais aussi en tant que membre appartenant à des groupes, des organisations ou des institutions, doit se situer.

De même que tout inconscient individuel se structure autour d'un rapport au père et à la mère, tout citoyen se structure dans un rapport à l'Etat. Quel que soit le lieu d'où il est (périphérie), son rapport à l'Etat et plus généralement au noeud d'institutions que structure l'Etat (monnaie, police, lois...) fonctionne comme structuration fondamentale de son moi institutionnel. Disons tout de suite que cet inconscient politique préside non seulement à la structuration des personnes privées (les individus, les citoyens...), mais aussi à la mise en place et à la structuration de toutes les institutions.

Tout le monde n'est pas d'accord avec les remarques précédentes.

Dans notre hypothèse, l'inconscient politique serait le moteur du phénomène amenant la production, à un moment donné de l'histoire, de l'Etat que nous connaissons.

L'Etat se constitue lorsque le "Centre" qui représente des éléments de l'inconscient politique prend une autonomie de plus en plus forte et se dissocie de sa périphérie qui, elle, fonctionne aussi comme l'autre élément dans cette dialectique.

La critique souvent formulée est la suivante :

- L'Etat national, oui... mais que faites-vous de l'Europe en construction et des multinationales qui remettent en cause la suprématie des Etats... jouant sur les législations nationales en utilisant et en détournant leur souveraineté... ?

Cette question de l'Europe et des multinationales est effectivement fondamentale, car elle est au centre de tous les débats de la politique internationale et de tous les problèmes économiques actuels. Pourtant, nous pensons que l'Etat national continue pour l'instant à fonctionner comme référent fondamental. C'est lui le véritable "centre".

Même si nous sommes conduits à revenir sur cette question de l'Europe et des multinationales pour éclaircir le problème de l'articulation économique et politique de ces sociétés par rapport aux Etats, provisoirement, nous nous tiendrons à cette idée que lorsqu'une institution ou une personne se (re)produit, elle le fait toujours en référence à une logique inconsciente ; précisons que cette logique est (encore ?) très majoritairement nationale.

Prenons l'exemple du Nord de la France à la frontière, encore aujourd'hui.

Le fait de passer la frontière (dans les Ardennes, en principe, la question de la langue ne se pose pas !) désorganise le rapport social au monde. Il est clair qu'un Français ardennais, sur beaucoup de points, est plus éloigné d'un Belge ardennais que d'un Marseillais... Ne serait-ce que par la monnaie que l'on utilise encore (en attendant que l'euro s'impose dans tous les portefeuilles et dans toutes les têtes...), les journaux que l'on trouve, le fait que les timbres français n'aient pas encore cours de l'autre côté de la frontière, etc.

Le référent central du périphérique ardennais de Charleville continue à ne pas être le même que le référent central du périphérique ardennais de Sugny ou de Bouillon !

D'autres auteurs préfèrent parler d'un sujet collectif et de non-conscience historique et sociale, plutôt que d'un inconscient politique.

Ils pensent que les mécanismes d'acquisition des connaissances et de la pratique sociale au niveau individuel se déroulent dans un contexte social donné.

Ainsi, il existerait une interaction permanente entre le sujet individuel et le sujet collectif, c'est-à-dire tout l'arrière-plan national. L'intégration des idéologies, des valeurs, des modes de comportements qui sont communs à une société donnée et qui sont souvent structurés par l'Etat n'est pas consciente. Elle ne le devient qu'au contact avec d'autres sociétés.

Ces auteurs préfèrent la notion de non-conscience plutôt qu'une référence à l'école psychanalytique. Par exemple, la manière dont les historiens d'un pays donné fabriquent une histoire "habitable" par les citoyens d'un pays donné serait non-consciente et renverrait aux objectifs que l'Etat fixe à l'individu, des intérêts qu'il suscite, des besoins qu'il crée. A la limite, cela renvoie aux commandes de réécriture de l'histoire, ses emphases ou ses silences, selon les obédiences politiques des hommes d'Etat en place.

A côté de cette structuration verticale, on ne saurait nier l'existence d'une structuration horizontale, celle qui rend compte des différences de classes sociales et où, pour les marxistes en particulier, les convergences de classe sont plus fortes que l'appartenance nationale d'où à pu découler une certaine forme d'"internationalisme".

Dans ce sens l'ouvrier de Charleville a bien des convergences avec son homologue de Sugny.

Enfin, il faut faire état également des données culturelles qui plongent peut-être dans des couches profondes du psychisme humain actuellement plus ou moins largement recouvertes par les couches de la civilisation étatique et industrielle, et qui peuvent provoquer chez des ressortissants de pays différents des comportements et des valeurs propres à une aire de civilisation telle que la

Méditerranée ou l'Europe du Nord, encore que toute délimitation reste imprécise à trancher définitivement, sans parler des particularismes (p. ex. "régionalistes"), c'est-à-dire des caractéristiques spécifiques de (plus) petites entités humaines. Pour ce qui concerne les nouveaux Länder nous avons un cas intéressant et rare à observer. Les jeunes ont connu une socialisation de R.D.A. et toutes les valeurs idéologiques, politiques, économiques et sociales ont changé. Ils seraient à même d'exprimer ce qui se passe en eux ou avec eux dans ce bouleversement. Dans leur grande majorité, ils préfèrent en parler entre eux, pour le moment.

D'une façon générale, ces distinctions montrent que la seule prise en compte de la dimension nationale serait une réification des personnes et des groupes, car chaque individu peut prendre conscience de ses liens d'appartenance à ces différents niveaux et en modifier les caractéristiques et les orientations.

On voit que cette problématique est extrêmement importante ; elle est au cœur de toute la vie sociale. En particulier, le travail de rencontre internationale, interculturelle, passe nécessairement par la mise à jour de ces éléments.

Pour conclure, nous pensons qu'à l'heure de l'eupéanisation et de la mondialisation des interdépendances, à l'heure de la communication en temps réel par les médias il ne faut pas confondre les évolutions rapides et les évolutions lentes.

Les évolutions rapides semblent faire adopter à la terre entière des comportements uniformisés, des flashes successifs d'information sans causalités repérées, une désintégration du lien social et une perte d'identité ainsi que des réactions de toute nature à ce processus.

Suivre l'évolution de groupes franco-allemands sur plusieurs années fait battre en brèche cette vision dévastatrice. Elle nous permet d'approcher celle des évolutions lentes.

La question nationale reste fortement structurante et on pourrait dire que les effets des évolutions rapides sont filtrés et interprétés sur un mode pluriel, celui des cultures.

Bibliographie

- M. Authier et R. Hess, *L'analyse institutionnelle*, Paris, PUF, "L'éducateur", 1994.
- M. Buber, *La vie en dialogue*, Aubier, Paris, 1938.
- L. Colin, R. Hess et G. Weigand, *La relation pédagogique dans les rencontres interculturelles*, Texte de travail n°11, OFAJ, 1994.
- J. Demorgon, *L'exploration interculturelle*, Armand Colin, Paris, 1989.
- J. Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Anthropos, Paris, 1996.
- P. Freire, *Pédagogie des opprimés*, Maspéro, Paris, 1980.
- R. Hess et A. Savoye, *L'analyse institutionnelle*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1993.
- R. Hess et G. Weigand, *La relation pédagogique*, Armand Colin, "Bibliothèque européenne de sciences de l'éducation", 1994.
- J.-R. Ladmiral, *Pour une dynamique des groupes bilingues* in *Langage et Société* n°3, Février 1978, pp. 3-47.
- J.-R. Ladmiral et E.M. Lipianski, *La communication interculturelle*, Armand Colin, Paris, 1989.
- G. Lapassade, *L'ethnopsychologie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.
- R. Lourau, *L'analyse institutionnelle*, Paris, Minuit, 1971.